

ver l'art et la littérature dans leur pureté, il faut chercher entre la chute de l'empire romain et la Renaissance. Toute autre époque n'a produit que des modèles réprouvés.

M. l'abbé Gaume prétendait en outre que l'on devait introduire dans l'enseignement des lettres latines et grecques, comme types parfaits de linguistique et à l'exclusion des classiques païens, les écrivains chrétiens des premiers siècles de l'Eglise. De cette façon, si le niveau des études secondaires s'abaissait, il y aurait une compensation dont l'Eglise tirerait avantage : la christianisation de l'enseignement, menant tout droit au christianisme les générations à venir. Objectif désirable, résultat certain.

Ce plan d'abrutissement organisé reçut l'approbation du Saint-Siège : Grégoire XIV donna du galon à M. l'abbé Gaume, et Pie IX lui octroya la pré'ature.

C'était le moins que l'on pouvait faire pour un génie si transcendant.

Les orateurs et les poètes de la grande époque usaient d'une langue superbe : M. l'abbé Gaume et ses partisans n'ont jamais osé le contester ; mais ils prétendaient que leurs œuvres étaient entachées de paganisme et manquaient de moralité.

Aussi ont-ils tenté de substituer Augustin, Prudence et Fortunatus à Cicéron, Virgile et Horace pour l'étude de la langue latine. Pour la langue grecque, ce clan de détraqués malfaisants prétendait que Chrysostôme, Basile, Grégoire remplaceraient avec avantage, dans les classes d'humanités, les admirables penseurs et les rhéteurs, les profonds philosophes qui ont exercé et exercent encore sur nos études classiques une influence aussi salutaire que considérable.

A bas Démosthène ! à bas Eschyle, à bas Sophocle :

Cela prétait trop à rire ! Et les singulières prétentions de la coterie anti-païenne ne trouvaient même pas d'écho dans les séminaires, ou les Pères de l'Eglise ne servaient que pour les études théologiques.

L'auteur de l'article du *Monde* dont je cite plus haut un fragment, est un M. Naudet, dernier disciple de M. l'abbé Gaume. Jaloux de l'illustration dont le Maître s'est couvert, M. Naudet semble vouloir reprendre la thèse ridicule de l'auteur de tant d'insanités pédagogiques ; mais, suivant l'habitude prudente et dogmatique des théologiens, les défenseurs et les retapeurs de l'idée de M. l'abbé Gaume, faute de pouvoir démontrer, se contentent d'affirmer et ne craignent pas d'écrire dans l'*Univers* :

“Quiconque se donnera la peine de lire et de juger, devra se dire que les modèles chrétiens peuvent lutter contre les traditionnels classiques, que nos humanités nous ont fait connaître. A parler franc même, on doit avouer que ce que l'on nous représente, chez les païens, comme le type de la perfection littéraire, n'est

souvent qu'un défaut, ou tout au moins une forme discutable.

“ M. Guillaume dans sa préface, dont nous ne saurions assez recommander la lecture, démontre que les *barbarisme* et les *solécismes* tant de fois reprochés aux écrivains de la latinité chrétienne, ne sont que le retour à la langue primitive.”

Franchement, les partisans des Pères de l'Eglise sont d'une naïveté incroyable : Des écrivains dont les livres sont remplis de barbarismes et de solécismes sont pauvres modèles de linguistique latine ou grecque.

“ Soyez sûrs, dit le *Signal*, qui s'insurge contre les prétentions de certains ultramontains, que la thèse renouvelée de M. Gaume n'aura pas grand succès auprès des hellénistes et des latinistes de profession, non plus qu'auprès des gens qui, sans être de fins linguistes, sont vraiment hommes de goût en littérature.

“ Au dix-septième siècle il y avait des écrivains assez osé pour préférer La Mothe Houchard, Pradon et Chapelain à Corneille et à Racine ; même ils essayaient de démolir les anciens en faveur des modernes :

“ La querelle finit par un grand éclat de rire, mais les rieurs ne furent pas du côté de Lamothé Houchard. Il ne seront pas non plus, maintenant, du côté des successeurs de l'abbé Gaume.”

Puisque cette vieille lutte menace de se rouvrir, attendons-nous à voir nos institutions nationales se ranger du côté des excessifs, des rétrogrades, des étouffeurs de la pensée.

LYNX

CHARITE - JUSTICE

V

Si le lecteur de bonne foi a suivi, avec une attention tout soit peu soutenue, ce que j'ai dit jusqu'à présent, il doit, me semble-t-il, être convaincu d'une chose à la démonstration de laquelle, entre autres, je m'attache avec obstination. Cette chose, d'importance primordiale à mes yeux, c'est que la question sociale est une question religieuse et la question religieuse une question sociale. J'établis entre ces deux termes, *sociale* et *religieuse*, une identité parfaite, comme entre les deux termes *justice* *charité*. Si nous sommes arrivés, en tant que société, à l'impasse où nous sommes acculés, c'est que ce caractère religieux des rapports sociaux a été méconnu et qu'il l'a été parce que ceux qui se donnent pour les représentants seuls autorisés de la Religion ont misérablement fait faillite à la mission qu'ils se sont d'eux-mêmes assignée, et dégouté le monde de la Religion en défigurant outrageusement les plus purs et les plus sublimes enseignements de celle-ci. Je n'en voudrais pour preuve que la distinc-